

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 OCTOBRE 2014



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Nature et culture

Une traversée littéraire de Nancy Huston à Siri Hustvedt et Linda Lê

Et si les femmes avaient une force insoupçonnée, qui ne se dégage qu'en les lisant sans préjugés? L'actualité les rassemble, sans nécessité ni hasard. Par leurs récits, leurs romans et leurs essais, elles forcent en silence le respect.

GUYLAINE MASSOUTRE

Vivre n'est pas filer en ligne droite. De son nouveau récit *Bad Girl. Classes de littérature* (Actes Sud), Nancy Huston s'entretient au *Devoir*: «Ce n'est pas une autobiographie au sens habituel, mais une classe de littérature, c'est-à-dire une réflexion précise sur ce qui m'a fait écrire; jusque-là je n'avais pas pratiqué le genre autobiographique, hormis dans mes essais, où dans de petits paragraphes personnels je raconte ce que j'ai vu, lu ou vécu, pour réfléchir de là sur le désespoir, la séduction, etc. L'année dernière, j'ai déménagé et c'est alors que j'ai vu ma vie défiler.»

Inspirée par les trois volumes du *Daybook* (Livre des jours, Penguin) de la sculptrice américaine Anne Truitt, que lui fait découvrir l'artiste québécoise Sophie Jodoin, Huston entre-

prend de faire parler Dorrit, fœtus dans le ventre de sa propre mère, qui regarde sa famille, sa naissance, son enfance albertaine bousculée. Par l'humour et la tendresse de son récit, elle explique qu'«on ne tombe pas du ciel, on pousse sur un arbre généalogique».

Traumatisée, sans qu'elle le sache avant d'être mère elle-même, par le divorce de ses parents et la privation de sa mère, Huston n'a alors que cinq ans. Une nouvelle famille commence, complexe, avec de multiples naissances et des lettres précieuses, entre une mère partie vivre son intelligence jusqu'en Europe et un père remarié qui a une tout autre conception de la famille et des devoirs maternels.

Le lien intérieur

Réflexion construite et non mensonge, *Bad Girl* raconte subjectivement, à la deuxième personne, l'histoire de cette enfant. Tous les membres de sa famille sont là, avec des noms changés, introjetés sous le masque et recomposés comme Huston l'a écrit dans *L'espèce fabulatrice*. Avortement, judéité, poésie, déplacement, vrais lieux,

ses thèmes littéraires apparaissent dans un espace intelligent de représentation.

«Le départ de ma mère est un événement fondateur, mais je ne suis pas une enfant abandonnée. Ma mère n'est pas partie de manière irresponsable, ce fut difficile, en accord avec mon père et ma belle-mère; elle a fait l'impossible pour garder sa souffrance pour elle et ne pas alourdir l'ambiance de nos échanges. Elle est restée maternelle, et moi, dépendante de ces liens épistolaires, échanges symboliques littéraires qui ont accompagné ma jeunesse et demeurent.»

La lutte des femmes pour leur autonomie enrichit la notion de trauma chez Huston. Cette mère modèle favorise l'expatriation, l'acquisition d'autres langues, les voyages, la culture, l'art. Si blessure et ressentiment n'occulent pas la douleur, le lien entre la mère et la fille existe: «La difficulté de concilier famille et émancipation a fait de ma mère une pionnière, qui a essuyé les plâtres à la fin des années 50, et cela a fini par lui



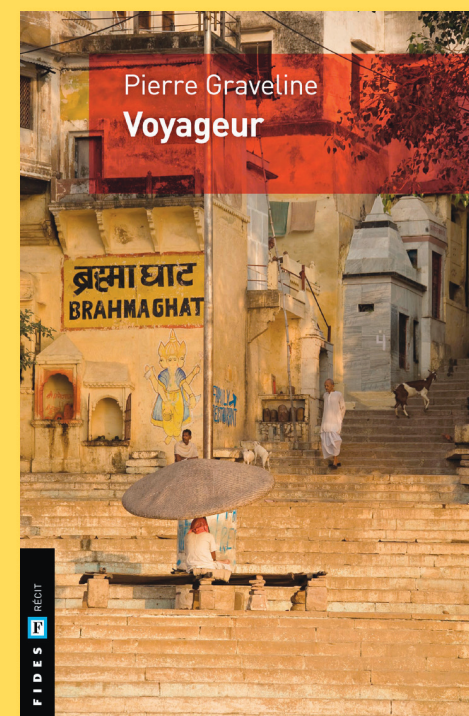
Siri Hustvedt



Linda Lê

VOIR PAGE F 4 : TRAVERSÉE

Pierre Graveline part à l'aventure



Nouveauté
19,95\$ • 184 pages

FIDES F



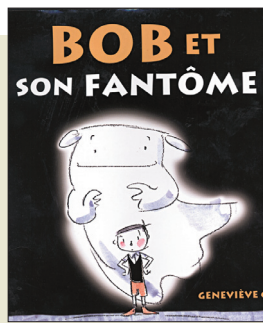
Rambo et Astérix
chez VLB: la
chronique de
Christian Desmeules
Page F 2



Faut-il un
nouveau parti pour
les **orphelins**
politiques?
Page F 6

LIVRES

LA VITRINE



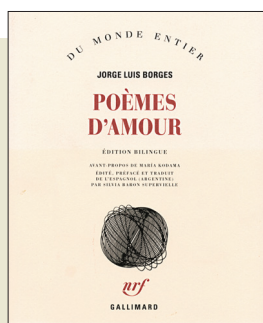
ALBUM JEUNESSE

BOB ET SON FANTÔME

Texte et illustrations de Geneviève Côté
Scholastic
Toronto, 2014, 32 pages

Le bal des sorcières et des bonbons approche dangereusement, de quoi raviver chez certains enfants la peur des monstres de tout acabit, et tout particulièrement les redoutables et insaisissables fantômes. Ce très bel album, à la souplesse qui permet de le rouler dans une citrouille de plastique et au prix équivalent à celui d'un gros sac de friandises, pourrait sans doute avoir également la vertu de rendre les ectoplasmes les plus terrorisants relativement sympathiques aux yeux de vos petits du préscolaire et des premières années de primaire. L'auteure et illustratrice Geneviève Côté, une référence en littérature jeunesse, autant en anglais qu'en français, désamorce de belle façon la dimension horrifique de ces personnages drapés de blanc en relatant l'étrange relation entre le jeune Bob et son « fantôme » de compagnie, l'hyperactif et un peu malcommode Toumou. Ce dernier se livrera à une escalade de mauvais coups qui aurait pu être fatale pour leur relation particulière. Heureusement, le jeune maître du fantôme indiscipliné saura trouver une solution qui saura ravir tout le monde... Cette fable sur l'acceptation de la différence, livrée dans une série d'illustrations qui ont l'immense intérêt de ne jamais dépeindre les fantômes comme des êtres ignobles mais plutôt comme des incompris, s'engouffre en quelques minutes et se reconsume jusqu'à plus fâim... La traduction lumineuse de Carole Tremblay rend justice à cette histoire de spectres pas ordinaire.

Amélie Gaudreau



ANTHOLOGIE

POÈMES D'AMOUR

ÉDITION BILINGUE
Jorge Luis Borges
Traduit de l'espagnol par
Silvia Baron Supervielle
Gallimard
Paris, 2104, 138 pages

C'est une initiative de la traductrice de Borges : rassembler, à travers les neuf cahiers qu'il a laissés, les poèmes d'amour. En faire une anthologie, incluant aussi les hymnes aux villes chères — Buenos Aires, Montevideo, Genève. « C'est l'amour avec ses mythologies, ses vaines petites magies. / Il y a un coin de rue par lequel je n'ose passer. / Déjà les armées m'assaillent, les hordes. / (Cette chambre est irréelle; elle ne l'a pas vue) / Le nom d'une femme me dénonce. / Une femme me fait mal dans tout le corps. » Pas de romantisme, plutôt la puissance d'un mystère engluissant, la nostalgie, les mémoires, hiératiques. L'écriture est magnifique, bien sûr, profonde, et l'édition bilingue permet de jouir des sonorités originelles et originales. Le livre pourtant sent le rendez-vous « à thème » forcé, le citron de l'amour pressé hors contexte. L'ajout, dans le dernier tiers, de toutes les dédicaces adressées à la conjointe Maria Kodama, pour renflouer des feuillets qui seraient restés sinon trop minces, renforce cette impression.

Catherine Lalonde

Gregory Baum

336 pages • 34,95 \$ • Nouveauté

GREGORY BAUM

Vérité et pertinence

Un regard sur la théologie catholique au Québec depuis la Révolution tranquille



FIDES

Un regard sur la théologie catholique au Québec depuis la Révolution tranquille

Astérix chez VLB



CHRISTIAN DESMEULES

Comme biographe, on ignore parfois, Victor-Lévy Beaulieu a beaucoup essayé depuis une quarantaine d'années. *Jack Kérouac, essai-poulet* (VLB, 1972). *Seigneur Léon Tolstoï* (Trois-Pistoles, 1992), essai-journal. *James Joyce, le Québec, l'Irlande, les mots* (2006), essai hilare. Ses ouvrages sur Victor Hugo, Herman Melville, Voltaire ou Yves Thériault, écrits d'une manière personnelle, inimitable, ont aussi chacun laissé leur trace.

Et certains de ses livres se jouent plus que d'autres des frontières. C'est un peu le cas, tenez, de la biographie que VLB consacre cette fois au syndicaliste Bernard « Rambo » Gauthier, agent d'affaires de la FTQ-Construction sur la Côte-Nord. Un patriote des régions-resources qui s'oppose à la mobilité de la main-d'œuvre. Une sorte d'Astérix, passé de zéro à héros après avoir été entendu en février dernier aux audiences de la commission Charbonneau.

Bernard Gauthier a « ouvert les livres » et s'est entretenu avec VLB pendant une semaine. Résultat? 45 heures de conversation sans fard dont Bernard Gauthier Rambo représente la substantifique moelle. Un personnage haut en couleur qui ne cache rien de ses origines. Enfant malcommode et hyperactif, puis adolescent délinquant, à Rivière-Pentecôte et à Port-Cartier. Ses sept années dans l'armée, suivies d'un passage à vide presque aussi long: le BS, le trafic de drogues, l'alcool, la toxicomanie. La naissance de son fils, son travail dans la construction, le syndicalisme — son épiphanie.

Le Viking innu

Et un ami des animaux: « J'ai braconné jusqu'à l'âge de 27 ans, dit Rambo. Après, j'avais plus besoin de le faire: mon ascendance innue reconnue, je pouvais désor-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Bernard Gauthier a « ouvert les livres » et s'est entretenu avec VLB pendant une semaine.

mais pêcher et chasser à l'année longue. Au début, je trouvais ça quasiment plate de ne plus être considéré comme un braconnier même si je n'ai jamais vendu la viande que je braconnais. C'était juste pour moi, parce que j'ai- mais pêcher et chasser comme les Innus le font, en étant respectueux de la nature. »

Respectueux de la nature, Rambo l'est jusqu'à filer la métaphore animalière: « la vie, c'est comme la jungle: si tu montres pas que tu dépasses les autres d'une tête, on va essayer tout le temps de t'écraser ». C'est ce qu'il a fait, il ne s'en cache pas. Et c'est ce qui a valu une réputation de matamore des chantiers de construction à ce syndicaliste fort en gueule, amateur de la chasse aux « chaudrons », ces entrepreneurs ou ouvriers qui travaillent mal, ne pensent qu'à leur profit, au mépris de la vie des travailleurs et de « l'écologie » des régions.

Les journalistes, pardonnez-nous, ont souvent l'obsession des étiquettes: c'est le degré zéro de la synthèse. Comment définir Bernard Gauthier

Rambo? Une biographie? Une autobiographie écrite par Victor-Lévy Beaulieu? Mieux: une hagiographie instantanée? Ouvrage de circonstance, bouquin rapide, mémoires minute, le livre brille par l'absence d'autres points de vue.

Des amis, des témoins, des ennemis interrogés? Pas même quelqu'un, quel que part, à qui faire lire les épreuves? Question d'éviter, à tout le moins, que les fautes d'orthographe et les erreurs historiques se retrouvent entre les mains des lecteurs — on y apprend notamment qu'un « grand nombre de Berlinoises de l'ouest ne voulant pas être sous la coupe communiste fuyaient vers Berlin-Est ».

Mais là où certains commentateurs pressés — ou qui répugnent à lire le livre — se trompent, c'est lorsqu'ils croient que cette biographie de Rambo est une commande alimentaire, comme le *Célébration du yogourt* (VLB) qu'il avait publié en 1981 en collaboration avec sa sœur Berthe.

C'est faire fi des convictions de VLB, qui est solidaire du

combat que mène Bernard Gauthier. « J'aime les êtres d'exception, explique VLB, qui n'a pu s'empêcher de mettre du sien dans le livre, particulièrement en régions, car sans ces êtres d'exception, celles-ci n'obtiendraient guère leur part, juste et légitime, de l'exploitation qu'on y fait et dont les profits essaient à leurs dépens vers les grands centres urbains et à l'étranger. »

Au final, c'est un Rambo plutôt sympathique qui se plie au fameux « Questionnaire de Proust » et partage avec nous sa devise personnelle: « Toute ma vie, je vais préférer manger un sandwich debout au lieu de manger un steak à genoux! » Bien sûr, on peut aussi pratiquer l'art du compromis et manger un steak d'original tranquillement assis à table. Mais c'est une autre histoire.

cdesmeules@ledevoir.com

BERNARD GAUTHIER

RAMBO

Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2014, 254 pages

RÉÉDITION

Duras, toujours Duras

CATHERINE LALONDE

C'est une longue lettre adressée à Marguerite Duras (1914-1996). Un constat de la place, énorme, que son œuvre a prise dans le parcours de la collègue Danielle Laurin. Pas une lettre d'amour, même si la passion littéraire y est nommée. Plutôt une tentative de décortiquer pourquoi cet attachement à Duras la tenaille. Et pourquoi Laurin n'est pas seule dans ce cas, l'auteure du

Ravissement de Lol V. Stein (Gallimard, 1965) et de *La douleur* (P.O.L., 1985) ayant déclenché son lot d'amour et de controverses.

La journaliste raconte comment elle a voulu s'approcher du mythe, arrachant quelques courtes conversations téléphoniques à une Duras cloîtrée pour écrire, interviewant ses biographes, son fils, l'inévitable compagnon Yann Andréa, voyageant au Vietnam sur les traces de l'enfance de Duras et du dé-

cor de *Lamant* (Minuit, 1984). Tout pour se rapprocher, dans une quête dérisoire par ses détours et belle par son assiduité, du mentor.

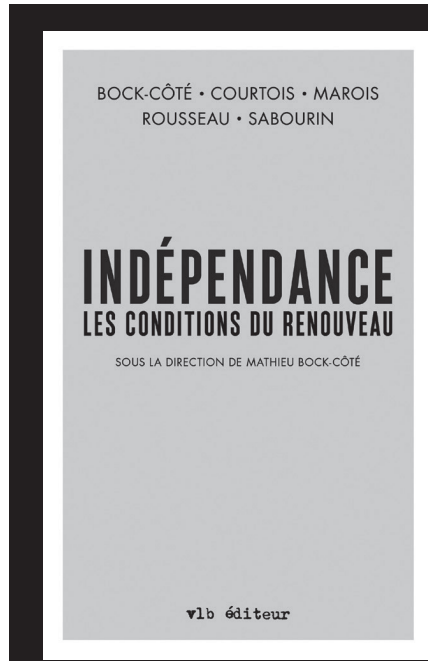
Ceux qui ont lu Duras la reviennent à travers les yeux de fan de Laurin. Ceux qui la découvriront ainsi pourront saisir, peut-être, à la fois le personnage-auteur, ses obsessions, la fascination qu'il peut exercer. Jusqu'à cette façon qui teinte les phrases de Laurin, pas entièrement durassiennes, mais

pas entièrement libérées de l'idole. Normal, puisqu'au centre du livre, cette question: « Jusqu'à quel point peut-on faire corps avec son mentor, sans être complètement avalé par lui? Je ne sais pas. Je ne sais pas, encore aujourd'hui. »

Le Devoir

DURAS, L'IMPOSSIBLE

Danielle Laurin
Québec Amérique
Montréal, 2014, 178 pages



Sociologie, histoire, démographie, stratégie politique: le point sur l'avenir du projet souverainiste.

INDÉPENDANCE
LES CONDITIONS DU RENOUVEAU

sous la direction de Mathieu Bock-Côté

vlb éditeur
Une société de Québecor Média

PRIX SPIRALE EVA-LE-GRAND 2014

Pierre Popovic
La mélancolie
des Misérables
Essai de sociocritique

PIERRE POPOVIC
LA MÉLANCOLIE DES MISÉRABLES
Essai de sociocritique

Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2013, 314 p.

Le lauréat a reçu une œuvre de l'artiste québécoise Rose-Marie Goulet pour l'occasion.

www.magazine-spirale.com

Spirale
arts | lettres | sciences humaines

LITTÉRATURE

La dentellière Alice Munro



DANIELLE LAURIN

De la retenue, de la distance. Une écriture qui peut paraître sèche. Pas d'épanchement romantique, sauf subrepticement, pour être avalé aussitôt. Rien de tonitruant, ni de *glamour*. Plutôt, de petites vies ordinaires dans de petits milieux ruraux. Des personnages féminins, la plupart du temps, sans beauté particulière. De l'anodin, du quotidien. Des détails qui peuvent sembler insignifiants.

Et pourtant... couve là-dessous un feu qui à tout moment risque de s'embraser, on le sent. Ça vibre sous la surface. Ça craque de partout derrière les masques. Ça ment, ça trahit. Le fossé est énorme entre qui on donne à voir et qui on est vraiment. Beaucoup de secrets enfouis, de pensées inavouables, derrière le paraître, la parade, la conformité.

Ça rêve, beaucoup. Ça espère une vie meilleure. Ça veut sortir du rang, du moule, au fond. Ça ose, parfois. Non sans mal. L'inattendu est au rendez-vous. Quelque chose se produit — un accident, une rencontre, une maladie, un rêve éveillé — et le point de bascule est enclenché.

Pas de doute, on est bien chez la dentellière de la nouvelle Alice Munro. Profondeur, densité. Multicouches constantes. Et fins ouvertes, la plupart du temps, énigmatiques.

On a beau se retrouver au fin fond de l'Ontario, la plupart du temps à une époque révolue, celle de la Deuxième Guerre mondiale entre autres, celle des années 60 aussi, on se reconnaît dans les nouvelles de *Rien que la vie*. C'est de condition humaine qu'il est question. De condition féminine aussi.

Alice Munro en trois dates

1931 Naissance le 10 juillet en Ontario d'Alice Ann Laidlaw, de son nom de jeune fille.
1968 Publication du premier recueil de nouvelles, *Dance of the Happy Shades* (*La danse des ombres*, Québec Amérique, 2013), Prix du Gouverneur général.
2004 Deuxième prix Gillier — le premier empoché en 1998 — pour *Runaway* (*Fugitives*, Boreál, 2008).
2013 Premier écrivain canadien à remporter le Nobel de littérature.



CHAD HIPOLITO LA PRESSE CANADIENNE

Dans *Rien que la vie* comme ailleurs, Alice Munro excelle quand vient le temps de mettre le doigt sur les contradictions de ses personnages, leurs manques, leurs désirs inassouvis, leurs déchirements.

On a beau refuser haut et fort aujourd'hui le statut de femme dominée, dépendante, soumise, on a beau s'être débarrassé dans les années 60 de l'emprise de la religion, une petite lumière s'allume à l'intérieur. Et puis, Alice Munro est habile. Même il y a une cinquantaine d'années, même chez les femmes qui clamaient encore, comme l'un de ses personnages féminins, que « la tâche la plus importante d'une femme est de faire un havre pour son homme », qui a dit qu'au fond d'elles-mêmes la soumission était totale?

L'écrivaine excelle quand vient le temps de mettre le doigt sur les contradictions de ses personnages, leurs manques, leurs désirs inassouvis, leurs déchirements. Peu importe l'époque, au fond. Personne n'est épargné. Et personne n'a le monopole de la vérité.

Mariée deux fois, mère de quatre enfants, dont une fille morte à la naissance, Alice Munro a déjà dit: « Si j'ai commencé par écrire des nouvelles, c'est parce que ma vie ne me laissait pas assez de temps pour me lancer dans un roman et, après, je n'ai plus jamais changé de registre. »

La première nouvelle de son quatorzième recueil, *Rien que la vie*, dont elle a dit en 2012, lors de la parution en anglais, que ce serait son dernier, donne le ton. Une femme mariée, dans un train, avec sa petite fille. Elle est poète. Ce qui à son époque est très mal vu. Encore plus mal vu: une femme mariée qui batifole avec un étranger dans un train. Et qui au sortir des ébats se rend compte que son enfant a disparu. C'est face à elle-même

que le jugement sera le plus dur, toutefois. « C'était terrible, quand elle pensait à ce qui aurait pu arriver, si terrible. »

Mais ce n'est là qu'un aspect de la nouvelle. L'auteure nous réserve et réserve à son héroïne une surprise de taille. Qui pourrait bien, encore une fois, faire basculer sa vie. Que se passera-t-il ensuite? Tout est possible.

Culpabilité, quand tu nous tiens

La maternité. Et le besoin irrépressible de sauter la clôture, parfois de prendre la fuite, carrement, pour tout laisser derrière soi. Ce sont des thèmes qui reviennent souvent dans le recueil. De même que le sentiment de culpabilité.

Il y a cette histoire de la petite fille dont la grande sœur s'est noyée sous ses yeux. Mais pourquoi sa grande sœur s'est-elle jetée dans l'eau glacée avec son chien? Par jeu? Normalement, la petite aurait dû tout de suite aller alerter la maman et son nouvel amoureux. Peur de déranger? Inconscience? Toute sa vie ne sera pas suffisante pour comprendre le geste fou de sa sœur, pour se pardonner à elle de ne pas avoir réagi plus tôt. « Mais, dans ma tête, Caro continue de courir vers l'eau et de se jeter dedans, triomphalement pour ainsi dire, et moi je reste coincée, dans l'attente de l'explication qu'elle va me donner, dans l'attente du splash. »

Quinze nouvelles composent le recueil. Ce serait mentir que d'affirmer que toutes sont exceptionnelles. Mais ce qui fascine, ce sont les recoupements qu'on y retrouve. C'est encore plus frappant à la lecture des quatre dernières, à

savoir autobiographique: « Je crois qu'elles sont les premières et dernières choses — et aussi les plus proches — que j'aie à dire de ma propre vie », précise la discrète Alice Munro avant de nous les donner à lire.

Toutes ont un lien avec l'enfance de l'auteure, née le 10 juillet 1931 à Wingham, dans l'ouest de l'Ontario. La ruralité. Les soldats qui s'engagent lors de la Deuxième Guerre mondiale. Le sort des femmes à la maison. Les secrets. Les tabous... Tout y est. Mais incarné dans une réalité lointaine, la sienne, qu'elle cherche à rattraper et à rendre au plus juste.

On y voit la petite Alice auprès de son père éleveur de renards argentés, qui a dû se réjouir à travailler dans une fonderie. Auprès d'une jeune sœur, aussi, qu'elle a craint d'étrangler. Et d'une mère autrefois institutrice, maniaque du « bon parler », désireuse de paraître au-dessus de son rang de fille de paysans. Une mère atteinte de parkinson trop jeune, auprès de qui sa fille ne s'est pas rendue quand elle était au plus mal, ni pour son enterrement. « De certaines choses on dit qu'elles sont impardonnables, ou qu'on ne se pardonne jamais. Mais c'est ce qu'on fait — on le fait tout le temps. »

En refermant *Rien que la vie*, je me suis demandé: peut-être vaut-il mieux commencer à lire le recueil par la fin?

RIEN QUE LA VIE

Alice Munro
 Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
 Boreál
 Montréal, 2014, 320 pages

sur ses îles et sa centaine de volcans, conditionnée par les éléments — lave, écume, cailloux, neige, mousse. Des millions d'individus sous pression, au caractère forgé par l'omniprésence des « autres » et la ritualisation à l'excès des rapports humains.

C'est un drôle d'objet, malgré tout, que cette histoire nipponne inventée par un écrivain québécois, traduite directement en français, dirait-on, dans une langue aussi manucurée qu'un pin à cinq aiguilles taillé par un retraité de Nagahama à coups de pinces et de petits ciseaux.

Si le résultat envoûte ou impressionne, on saisit mal à quelles nécessités et à quels enjeux — intérieurs, littéraires ou cryptés — répond le roman. Même maîtrisé à la perfection, le pastiche reste une manie ou une énigme qui confine un peu à l'exercice de style et en limite la force de frappe.

Collaborateur
 Le Devoir

LA MAISON D'UNE AUTRE
 François Gilbert
 Leméac
 Montréal, 2014, 144 pages

POLAR

Un vrai « noir » d'ici

MICHEL BÉLAIR

Hurtubise a déjà publié une bonne quantité de polars dans ses collections jeunesse « Atout » et « Caméléon », mais c'est la première fois que l'éditeur lance une enquête policière « pour adultes ». Pour une première, c'est un coup de maître, il faut le dire tout de suite.

Ce texte, d'abord publié en anglais à Toronto en 1953 puis repris l'an dernier dans la même langue par la petite maison montréalaise Vehicule Press, est une véritable découverte. Dans la grande tradition des romans noirs — on pense plus à Dashiell Hammett qu'à Raymond Chandler —, David Montrose (de son vrai nom Charles Ross Graham) raconte une histoire torde plantée chez les riches, sur les hauteurs de Westmount. Le Montréal d'avant Jean Drapeau qu'il nous décrit est absolument fascinant. C'est celui de l'argent, des grandes familles anglo-canadiennes et des maisons cossues, des héritières blasées et d'un style de vie qui fait un peu penser à celui des existentialistes qui, à la même époque, sublimaient leur ennui en s'éclatant dans les bars de jazz de Saint-Germain-des-Près.

Rye au lait et Dow froide

Russell Teed, le privé de Montrose qui n'a rien à envier à Philip Marlowe, descend de la montagne dans son « roadster » pour écurer les bars de jazz et les barbottes afin d'appréhender ce qui est arrivé à John Sark, le mari louche d'une amie d'enfance, disparu depuis quelques jours. Il trouve rapidement Sark dans son appartement de 13 pièces au Château, sur Côte-des-Neiges... mais le problème, c'est qu'il est mort. En fouillant, Teed découvre aussi là une sorte de carte grossièrement dessinée qu'il suivra, bien sûr, jusque dans les Laurentides où, surprise, il tombera sur un deuxième cadavre de John Sark.

L'intrigue se complexifiera davantage et l'on saisira bientôt que c'est le contrôle du

monde interlope montréalais qui est en jeu. L'enquête sur la disparition de Sark permet en fait à Teed de mettre au jour un réseau de distribution de cocaïne et toutes sortes de trafics louches. Le tout pimenté par la lourde présence du flic francophone de service, mais surtout par quelques personnages féminins, dans le plus pur style noir, qui sont à l'origine de répliques savoureuses qu'auraient enviées Hammett et Chandler s'ils avaient pu connaître David Montrose.

On se demande d'ailleurs, plus on avance dans la lecture, comment il se fait que personne n'ait eu conscience de cette perle sombre qui dormait en nos murs. Femmes fatales, whisky, bars enfumés sur fond d'airs de jazz, un privé qui a du chien, un style sans faux artifices et résolution noir... tout est là: Montrose est un grand du genre.

Quand on aura publié ses trois autres romans qui dorment encore en anglais, il connaîtra peut-être la gloire, fût-elle posthume, à laquelle il a droit.

Collaborateur
 Le Devoir



MEURTRE À WESTMOUNT
 David Montrose
 Traduit de l'anglais par Sophie Cardinal-Corriveau
 Hurtubise
 Montréal 2014, 262 pages

Gaspard LE DEVOIR
 PALMARÈS
 Du 13 au 19 octobre 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Lit double • Tome 3	Janette Bertrand/Libres Expression	-/1
2	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques	1/5
3	Les héritiers d'Enkidieu • Tome 10 Déchéance	Anne Robillard/Wellan	2/4
4	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Senécal/Alire	3/5
5	Les gardiens de la lumière • Tome 3 Au fil des jours	Michel Langlois/Hurtubise	-/1
6	Un voisinage comme les autres • Tome 3	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	4/3
7	La faille en toute chose	Louise Penny/Flammarion Québec	6/6
8	Les infirmières de Notre-Dame • Tome 4	Marylène Pion/Les Éditions réunies	9/2
9	Les années de plomb • Tome 3 Le choix de Thalie	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/7
10	La promesse	Michèle Quimet/Boreál	5/2

▼ Romans étrangers

1	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follett/Robert Laffont	1/3
2	Juste une mauvaise action	Elizabeth George/Presses de la Cité	4/2
3	Juste une fois	Alexandre Jardin/Grasset	2/4
4	La ferme	Tom Rob Smith/Belfond	-/1
5	Week-end en enfer	James Patterson David Ellis/Archipel	3/6
6	Le royaume	Emmanuel Carrère/PDL	-/1
7	On ne voyait que le bonheur	Gérard Bouchard/Lathès	-/1
8	Le scandale des eaux folles • Tome 1	Marie-Bernadette Dupuy/JCL	6/9
9	L'incoloro Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage	Haruki Murakami/Belfond	-/1
10	L'île aux papillons	Corina Boman/Guy Saint-Jean	10/2

▼ Essais québécois

1	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques...	Chantal Hébert Jean Lapierre/Homme	1/7
2	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux	2/2
3	Portrait de famille. 14 vrais ou faux mythes québécois	Alain Dubuc/La Presse	-/1
4	Chroniques d'un cancer ordinaire	Dominique Demers/Québec Amérique	3/2
5	De la liberté au don de soi	Benoît Carceau/Médiaspaul	-/1
6	Les orphelins politiques	Paul St-Pierre Plamondon/Boreál	-/1
7	Raison et déraison du mythe	Gérard Bouchard/Boreál	4/3
8	De remarquables oubliés • Tome 2	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux	8/17
9	Des bonobos et des hommes	Deni Yvan Bécharde/Écosociété	-/1
10	Je le dis comme je le pense. Souveraineté...	Claude Morin/Boreál	6/4

▼ Essais étrangers

1	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes...	Samantha Nutt/Boreál	-/1
2	Le grand mythe du cholestérol	Stephen T. Sinatra/Éditio	1/3
3	Plaidoyer pour les animaux	Mathieu Ricard/Alkary éditions	3/2
4	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil	2/23
5	Nouvelles guerres. L'état du monde 2015	Collectif/La Découverte	4/2
6	Une brève histoire de l'économie mondiale	Robert C. Allen/Boreál	6/2
7	Le chagrin des animaux	Barbara J. King/de Fallois	-/1
8	Le sang. Essence de la vie	Lawrence Hill/Pleine lune	9/2
9	Le patient et le médecin	Marc Zaffran/PUM	5/2
10	Il existe d'autres mondes	Pierre Bayard/Minuit	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Manucure japonaise

CHRISTIAN DESMEULES

Après *Coma* (Leméac, 2012), l'écrit roman dans lequel un Japonais qui s'était enfui à Shanghai revenait au chevet de la femme qui avait tenté de le tuer, François Gilbert persiste dans son exploration japonisante et sa prédilection pour le motif du double. Son deuxième roman, *La maison d'une autre*, navigue aussi dans ces eaux troubles.

Nanami, une jeune femme de Kawasaki, est sur le point de se marier avec le patron du petit bureau d'architectes où elle travaillait jusqu'à tout récemment. A quelques jours de la noce, alors que leur future maison est en construction, un ancien amant de la jeune femme l'appelle, pris avec un cadavre sur les bras.

Dans une autre vie, il n'y a pas si longtemps, sous l'emprise de « désirs mauvais », dirait-elle, Nanami fréquentait des « bars à touristes » de Tokyo. Le genre de bars où des Occidentaux peuvent faire connaissance avec de jeunes Japonaises, disons, bien disposées à leur égard. C'est ainsi, sous le prétexte de longs après-midi de bénévolat, qu'elle y

« À présent que je connaissais son nom, le cadavre prenait une consistance plus particulière à mes yeux. Shimizu Etsuko. Je venais de comprendre que sa mort était réelle. Irréparable. »

Extrait de *La maison d'une autre*

avait fait la rencontre d'Olivier, un danseur suisse fasciné par le nô, amateur de ligotage à la japonaise et adepte un peu trop enthousiaste de la cordelette.

Croyant — ou voulant croire — à l'accident, elle accepte de l'aider au nom de son ancienne passion, irrationnelle, et en souvenir de l'effervescence de ces rencontres qui la sortaient de la monotonie de son existence. « Ces pans de ma vie devaient demeurer en vase clos: deux pièces attachées l'une à l'autre, séparées par un mur épais, sans ouvertures. »

À quelques jours de « disparaître » à travers les liens sacrés du mariage, avalée par son rôle d'épouse puis de

mère, prélude — on l'imagine — à une longue anesthésie, Nanami va toutefois rapidement s'identifier à la jeune femme dont elle a pris en charge le cadavre. Descente aux enfers, folie inquiétante et glacée, résurrection en *extremis*: *La maison d'une autre*, sans trop en dévoiler, nous réserve son lot de surprises.

Japonisme

François Gilbert, que ce soit à travers sa fréquentation réelle des Japonais ou une connaissance approfondie de la littérature japonaise, a bien saisi certains des enjeux de cette société fascinante, à la fois calme et explosive, à cheval depuis quelques millénaires

Collaborateur
 Le Devoir

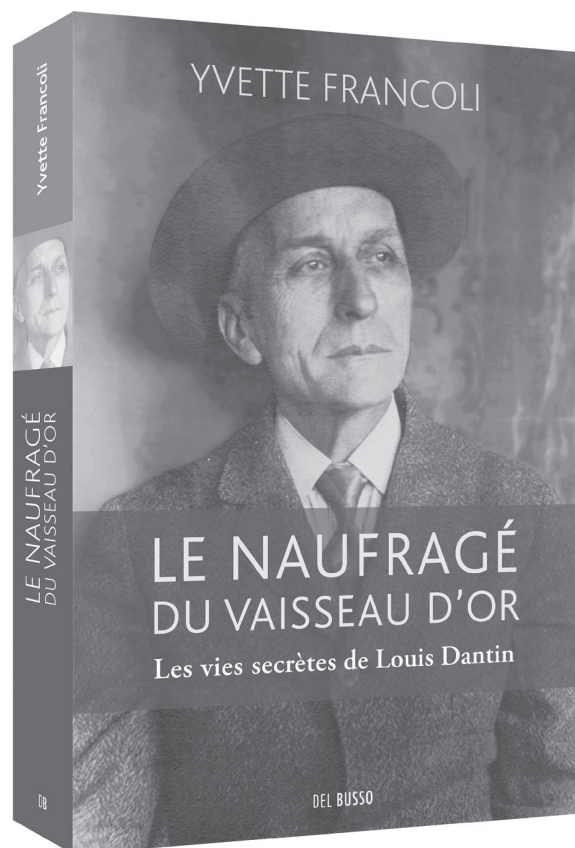
YVETTE FRANCOLI



PRIX VICTOR-BARBEAU 2014
de l'Académie des lettres du Québec

* * *

PRIX ALPHONSE-DESJARDINS
de l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie



« Je vous l'avoue, je suis secoué par le pavé de Francoli! Il cogne. Le travail de fouille, de recherche, la lecture attentive des correspondances, les liens établis entre les faits, la maîtrise dans le maniement et le questionnement d'archives, et l'intelligence intuitive digne des meilleurs détectives, de Marlowe à Columbo, ne peut plus laisser cours à l'interprétation convenue du grand poète inspiré de la rue Laval. »

Robert Lévesque, 24 images

Yvette Francoli, une des meilleures spécialistes de la littérature québécoise, est la première depuis Grignon à soutenir, preuves « circonstancielles » à l'appui, que les meilleurs poèmes attribués à Nelligan ont été écrits « à quatre mains » par le poète et son mentor. [...] Madame Francoli le démontre avec brio.

Paul Bennett, *Le Devoir*

« Madame Francoli nous a livré un précieux volume. La lecture de cet essai biographique nous entraîne dans les dédales souterrains de la vie littéraire au Canada français, début xx^e siècle. »

Huguette O'Neil, *L'Alinéa*



LE NAUFRAGÉ DU VAISSEAU D'OR
458 pages • illustré • 34,95 \$
WWW.DELBUSSOEDITEUR.CA
EN LIBRAIRIE • DISTRIBUÉ PAR SOCADIS

LITTÉRATURE



KENZO TRIBOUILLARD AGENCE FRANCE-PRESSE

Le Havre (photo), Honfleur, Houlgate, Trouville... le cadre d'*Œuvres vives* est maritime.

Emboîtements

Linda Lê publie deux livres qui se répondent

GUYLAINE MASSOUTRE

Née à Dalat en 1963, instruite à l'école française de Saïgon, Linda Lê est arrivée au Havre à 14 ans avec sa mère et ses sœurs, y a vécu quatre ans avant d'étudier la littérature à Paris. Son œuvre, rare, sophistiquée, inventive, est d'une qualité si égale que, malgré la dureté des thèmes récurrents — perte, culpabilité, absence du père, folie, entre autres —, sa renommée n'a cessé de grandir.

Lectrice insatiable, écrivaine infatigable et d'une sensibilité extrême, invoquant la figure du père désespérément, elle a affronté altération et folie. Revenue à l'écriture, elle a montré sa volonté farouche à travers un désir obscur et sans fond. Sa lettre *À l'enfant que je n'aurai pas* (Nil, 2011) est un ouvrage étonnant, où la narratrice opposait la littérature à la maternité.

De nombreuses distinctions pointent son œuvre, considérable et troublante. De ses livres effaçant les frontières, elle tire son accomplissement. À quoi se substituent ses figures de papier? Souvent il est question de la Beauté. Le nom de Lê figure sur la liste pour

les prix Décembre 2014, le contestataire du Goncourt et ami des figures d'ombre.

De l'essai au roman

Voyez ses titres austères. Et ses choix, ce *Par ailleurs (exils)* droit dans la ligne des Edward Saïd, Blanchot, Levinas, Todorov et Cioran sur la solitude. Forte d'eux, elle saisit les Conrad, Gregor von Rezzori, Ovide, Montaigne, Montesquieu, Hesse, Percec, Weiss, Mann, Améry, Kertész, Antelme, Segalen, Hearn, Chatwin, Bolaño, Amrouche, Yacine, Gombrowicz, Bianciotti, Pham Van Ky, Nabokov, Fondane, Istrati, Tsvetaeva, Melville, Pessoa, Laporte, Saint-John Perse, Pizarnik, Bernhard, Pavese, Artaud, et d'autres, chacun saisi, retenu, chuchoté.

Litanie d'hommages brefs aux exilés, aux suicidés: Lê vante ces bâtisseurs, leur force exemplaire. Insubordonnés, résistants, mémorialistes, lutteurs, « irrésignés », ironiques, ils ont brisé les chaînes de leur détresse. A contre-courant, ils refluent près d'elle vers l'essentiel, « ce Soi qu'on exhausse en le délivrant de son habitacle d'égo-centrisme, ce Soi qui s'enrichit de ce qui vient d'ailleurs ».

Dans son roman, elle est apripvoisée, plus aisément fréquentable. *Œuvres vives* est le récit, à la première personne, d'un journaliste qui découvre, au Havre, un écrivain tout juste décédé, Antoine Sorel. Bouleversé par son livre, le narrateur enquête sur ce Sorel. On plonge dans cette fiction comme si la littérature entière dépendait, de toute urgence, d'une mémoire vive.

Ombres chinoises

Roman sur la nécessité d'écrire, qui évoque le tandem Flaubert-Maupassant et l'ébranlement de leurs cerveaux, jusque dans les séismes communiqués au lecteur, la vie y est un voyage triste, encastré dans un paysage de géographie et de culture; mais aussi d'espoir.

Le Havre, Honfleur, Houlgate, Trouville... le cadre maritime fait ressortir une figure d'écrivain qui a sacrifié sa vie à son art. Lutte quotidienne, difficultés de créer, le narrateur découvre ce qui se cache sous le suicide programmatique de Sorel: « Quand j'écris, je pourrais donner ma vie », relève-t-il chez Marina Tsvetaieva. Sorel résume tous ceux que Lê déclina dans *Par ailleurs (exils)*.

Ses deux livres, comme le doublet dans *Œuvres vives*, se correspondent: « *Un flottement entre le néant et personne à condition qu'il y ait du vent* », écrivait Heiner Müller dans *Rivage à l'abandon*. C'est une telle impression qui frappe à la lecture du roman nocturne et silencieux, mi-échappée midélivrance. Ce qu'elle avait nommé, en se racontant, *Le complexe de taliban* (Bourgois, 2005), alter ego invisible de ses conflits avec la langue française.

Sans autre ancrage que les livres, Lê vit une exaltation au bord du gouffre. Elle sait nommer cette étrangeté à soi-même, qui la fait dériver, des tourments à la moquerie légère, vers un horizon immense. Elle est poète, dans sa prose ouverte et secrète comme un grimoire.

Collaboratrice
Le Devoir

ŒUVRES VIVES
ET
PAR AILLEURS (EXILS)
Linda Lê
Christian Bourgois
Paris, 2014,
334 pages et 163 pages

TRAVERSÉE

SUITE DE LA PAGE F 1

retomber dessus. On l'a privée de sa maternité. » Du côté de l'enfant, « j'ai dévié », raconte Huston, qui ne dénonce rien mais décrit les déchirements.

De Huston à Hustvedt

Huston et la New-Yorkaise Siri Hustvedt, romancières anglophones, essayistes, artistes et amies, ont en commun de regarder l'aspect biologique des vies intriquées fondamentalement au culturel. Hustvedt, qui publie un roman magistral, *Un monde flamboyant* (Actes Sud), est aussi proche des neurosciences que de la littérature, de l'art et de la psychologie. Chacun de ses livres s'attache à « révéler les rouages complexes de la perception humaine et de la façon dont des notions inconscientes de genre, de race et de célébrité influencent la compréhension que peut avoir le public d'une œuvre d'art donnée », écrit-elle dans l'avant-propos.

Huston renchérit sur la multiplicité des origines qui construi-

sent les vies: « *Surmonter l'opposition entre la génétique et la culture permet d'observer l'empreinte culturelle énorme de la famille, avec la langue, l'anglais des années 50 en Alberta, les ancêtres, la région, les forces historiques; j'évoque l'histoire de mes grands-parents, l'impact de la féminité, qui est de rechercher le désir à la place de la mère. Je me reconnais dans ce syndrome.* » L'âme n'est pas une chose déposée; le soi est une fonction cérébrale développée, qui opère « le miracle », dit Huston, de communiquer.

Et Linda Lê

À ces deux écrivaines majeures, qu'il soit permis d'ajouter Linda Lê, qui publie un essai sur les écrivains exilés, souvent suicidés, et un roman qui rassemble toutes ces personnalités, *Par ailleurs (exils)* et *Œuvres vives*, chez Christian Bourgois (lire critique ci-haut).

Toutes trois ont des identités transnationales, translin-

guistiques et sensibles, assumées jusqu'à la folie: « *Hustvedt est brillantissime, courageuse, drôle. J'ai moins d'affinités avec Linda Lê, mais j'ai écrit sur elle dans Professeurs de désespoir.* [...] *Je ne crois pas à l'écriture des femmes. Mais nous avons en commun, Siri et moi, d'être exaspérées par le manque de respect pour les œuvres littéraires de femmes. Les hommes n'aiment pas avouer l'influence d'un livre de femme.* »

Nancy Huston
en trois dates

1953 Naissance à Calgary, le 16 septembre.

1981 Publication de son premier roman, *Les variations Goldberg* (Babel), écrit en français.

2006 Prix Femina pour *Lignes de faille* (Actes sud).

De Huston, laissons ces mots résonner contre les stéréotypes et pour l'art: « *Dans presque 100% des cas, les grandes artistes femmes ont été abusées — viol, trauma, abandon, deuil — dans leur enfance.* »

Collaboratrice
Le Devoir

Siri Hustvedt
en deux titres

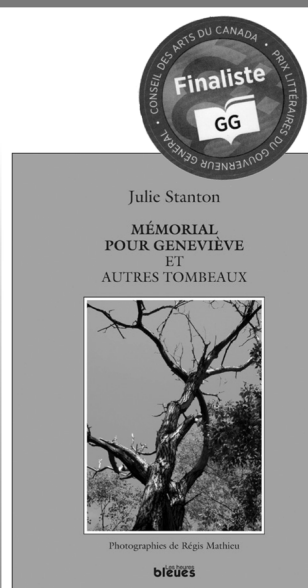
Tout ce que j'aimais (Actes Sud, 2003). Prix des libraires du Québec, son troisième roman demeure à ce jour celui qui a connu le plus grand succès populaire. *La femme qui tremble. Une histoire de mes nerfs* (Actes Sud, 2010). A la fois récit, journal de maladie et de guérison, et histoire de l'hystérie à travers le temps et les perceptions.

Julie Stanton

PRIX LITTÉRAIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Finaliste
catégorie « POÉSIE »

Mémorial
pour Geneviève
et autres tombeaux



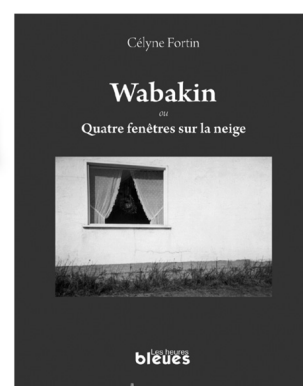
Les heures
bleues
www.heuresbleues.com

Célyne Fortin

PRIX LITTÉRAIRE DES ENSEIGNANTS

catégorie « POÉSIE »

Wabakin
ou
Quatre fenêtres
sur la neige



Les heures
bleues
www.heuresbleues.com



LIVRES

Kafka, le saint malgré lui

GILLES ARCHAMBAULT

Saul Friedländer est un spécialiste de la Shoah — les catholiques auraient intérêt à lire son *Pie XII et le III^e Reich* (Seuil). Cet universitaire américain est né et a vécu ses premières années à Prague. Tout comme Kafka.

Son *Kafka, poète de la honte* n'est rien d'autre qu'une réputation de l'image qu'a donnée Max Brod de l'écrivain, image qu'a acceptée un nombre incalculable de commentateurs de l'œuvre d'un des écrivains majeurs du siècle dernier.

Pour Friedländer, Brod a passé outre à de nombreux textes afin de donner de son ami une image tronquée. Il n'aurait pas hésité en cours de rédaction de sa presque hagiographie à faire disparaître des détails gênants de sa correspondance. Toutes choses qui paraissent avec raison particulièrement blâmables à notre essayiste.

Ce dernier s'applique tout au long de son évocation de la figure de l'écrivain à le désacraliser, en quelque sorte. Ce n'est donc pas dans son livre que l'on trouvera matière à nourrir sa fascination pour l'auteur de *La métamorphose* (1915). Pour ce faire, on aura intérêt à privilégier les livres de Klaus Wagenbach ou de Marthe Robert.

La vie paralittéraire

Si, en revanche, il vous intéresse de savoir en long et en large que Kafka se défiait des femmes, qu'il lui arrivait de dénigrer leur physique, qu'il aimait les grosses, qu'il fréquentait les bordels, vous trouverez matière à enseignement. Appelant à son aide Mark Anderson, auteur de *Kafka, Homosexuality and Aesthetics* (Edinburg University Press), Friedländer rappelle aussi que, si les relations hétérosexuelles pouvaient répugner à Kafka, « le désir homosexuel ne déclenche pas le même type de déni émotionnel que l'idée même du mariage ou les relations hétérosexuelles ».

Il ne faudrait pas déduire de ces quelques précisions que notre universitaire est un iconoclaste et qu'il n'aurait de cesse qu'il n'eût déboulonné la statue Kafka. Il n'en aurait que contre Max Brod, vis-à-vis duquel il se montre intraitable. J'aurais souhaité quant à moi qu'il affiche à son propos une certaine reconnaissance. N'est-ce pas grâce à lui que certains des textes les plus essentiels de la littérature nous sont parvenus ?

Pourquoi Kafka « poète de la honte » ? Il y a Kafka, le fils. Celui qui se sent prisonnier de sa famille. On connaît sa *Lettre au père*, les reproches qu'il adresse à un homme omniprésent, alors que lui n'est que l'enfant chétif qui a honte de son corps. « Dans la famille étreinte par les parents, seuls les êtres déterminés ont leur place, qui répondent à des exigences très déterminées », écrit Kafka en 1921, trois ans avant sa mort. Pourtant, il n'a quitté le foyer paternel qu'à la toute fin. Dans son *Journal* et sa



NGUYEN PHUONG THAO AGENCE FRANCE-PRESSE

Sans déboulonner Kafka, Saul Friedländer s'applique tout de même à le désacraliser. Sur la photo : le bronze signé Jaroslav Rona, érigé à Prague en 2003 en l'honneur de l'auteur de *La métamorphose*.

Correspondance, il n'est à peu près pas question de la Première Guerre mondiale. Il est juif, écrit en allemand, a des velléités d'apprendre l'hébreu, ne va pas au-delà.

Silences et conversations

Friedländer montre bien la gêne que ressent Kafka devant le simple fait de vivre. Il croit que les femmes sont des êtres dangereux, il a honte de ce qu'il est, de sa famille et de la communauté juive de Prague. De plus, il se sent coupable de cette honte même. Quelle meilleure illustration de ce sentiment que ce personnage qui un matin se retrouve métamorphosé en cancrelat ? Que ce soit avec Felice ou Milena, il tourne autour de l'idée d'un mariage sans y adhérer tout à fait. Il se reconnaît juif dans une ville dont il ne songe pas sérieusement à s'échapper même s'il reconnaît en être le prisonnier. Sa vie bourgeoise ne l'empêche pas de voir les avancées de

l'antisémitisme, mais son projet d'un exil à Jérusalem fait long feu. Sioniste à la façon de son ami Max Brod, pas question.

Kafka est un écrivain peu connu, peu lu de son vivant. Il écrit la nuit, le bruit le dérange. Hypochondriaque, il exagère ses malaises, façon pour lui de subir la vie alors qu'il voit de plus en plus qu'il n'a pas sa place dans l'existence. Il déteste le monde et cherche à saper les fondements sur lesquels la société est construite. Ce qui le portait à faire montre d'une ironie désespérée dans sa vie et ses écrits. Que l'on ait vu dans ses œuvres des signes avant-coureurs du nazisme à venir n'a rien de surprenant. Friedländer conteste cette vision. Pour lui, Kafka aura surtout été « le poète de son propre chaos ».

En corollaire au livre de Friedländer, on pourrait lire avec profit *Conversations avec Kafka* de Gustav Janouch, paru aux Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau en 1978. Pendant un an, un lycéen de 17 ans rencontre à son bureau de l'Office d'assurances ouvrières contre les accidents un écrivain qui ne joue pas à l'être. Un portrait bienveillant, mais juste, sans enflure, d'un témoin qui s'est toujours refusé à lire les livres posthumes de son idole. Une lecture qui contrebalan-

cerait les effets de l'approche inexorable de notre auteur.

Collaborateur
Le Devoir

KAFKA, POÈTE DE LA HONTE
Saul Friedländer
Traduit de l'anglais par
Nicolas Weill
Seuil
Paris, 2014, 246 pages

D Lire La Lettre au père sur ledevoir.com/livres

Le passéisme de Gérard Bouchard

L'historien estime qu'un mythe national québécois est nécessaire

MICHEL LAPIERRE

En appelant les Québécois à « mettre leurs culottes » lors du débat, en 2013-2014, sur l'interdiction des signes religieux ostentatoires dans la fonction publique, le ministre Bernard Drainville aurait faussé un mythe collectif. La « reconquête » nationale ne visait plus alors les Anglais, mais des minorités « vulnérables » : musulmans, juifs, sikhs. Gérard Bouchard, dans *Raison et déraison du mythe*, en est certain. Malgré tout, il fait du mythe l'âme d'un peuple.

L'historien influent n'en démord pas. Le mythe, même le plus usé et le plus vain, comme la réparation de la Conquête britannique de 1759-1760, si distincte d'une émancipation nationale actualisée et créatrice, est, pour lui, un « concentré d'imaginaire, d'émotion, de raison et de sacré » qui s'enracine « dans le passé » et dont les sciences sociales « se sont étrangement détournées ».

Envers et contre tous, Bouchard soutient qu'une société ne peut « se projeter efficacement dans l'espace et dans le temps sans recourir au mythe ». Il va jusqu'à déclarer : « Ce sont les mythes, bien plus que les idées et les idéologies, qui mènent le monde ».

Il est si hanté par leur dimension populaire qu'il se plaît à voir, dans l'histoire récente du Québec, le hockeyeur Maurice Richard et la chanteuse Céline Dion comme des symboles de la « reconquête » nationale. La largeur et l'élasticité qu'il donne à l'image idéalisée de l'affirmation québécoise devant l'Amérique anglophone font sourire.

Tradition

Par son conservatisme, Bouchard est tributaire de la pensée historique de Lionel Groulx

sans qu'il avoue cette influence ou, peut-être même, sans qu'il en soit conscient. Cela transparaît en dépit de la pléthore de références érudites, furtives et internationales qui confèrent à son essai un prestige scientifique. Virtuose des précautions oratoires, l'historien signale, en évitant d'établir un principe, qu'« aux yeux de plusieurs » la Conquête britannique « constitue l'ancrage principal de la mémoire québécoise ».

Même s'il admet que naisent de « nouveaux mythes » en citant le pluralisme, les droits de la personne ou le cosmopolitisme, Bouchard associe le mythe à la tradition et au sacré. Il aime rappeler que « la religion (ou le religieux) est demeurée très agissante dans plusieurs nations contemporaines, y compris celles qui sont tenues pour les plus séculières ».

L'écrivain Jacques Ferron a fait ressortir, dans son œuvre, que la modernité québécoise, née du progressisme de 1837, est sujette à l'évolution la plus insoupçonnée. Gérard Bouchard, quant à lui, laisse croire que le sort de la nation se rattache à la reconquête d'une Nouvelle-France mythique, voire mystique. On peut se demander si, dans le débat sur la laïcité, sa défense des minorités « vulnérables » ne cachait pas le culte du passé qu'un certain Québec confond encore avec l'histoire et même avec l'avenir.

Collaborateur
Le Devoir

RAISON ET DÉRAISON DU MYTHE
AU CŒUR DES IMAGINAIRES COLLECTIFS
Gérard Bouchard
Boréal
Montréal, 2014, 232 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le mythe est, pour Gérard Bouchard, un « concentré d'imaginaire, d'émotion, de raison et de sacré » qui s'enracine « dans le passé ».

« Pour écrire, j'ai besoin de vivre à l'écart, non pas comme un ermite, ce ne serait pas assez, mais comme un mort »

Extrait de *Lettres à Felice*, de Franz Kafka

Romain Saint-Cyr

Toujours en Afrique

**Un mystère,
une enquête,
un amour et
la traversée de
l'océan si vous y étiez.**

www.editionsxyz.com

Également disponible en version numérique

L'AUTOMNE DES POÈTES À L'HEXAGONE

FRANCE THÉORET

JEAN ROYER

LOUISE MAROIS

DAVID JASMIN-BARRIÈRE

SAMUEL MERCIER

France Théoret

L'été sans erreur

Jean Royer

Le poème debout

Louise Marois

TU NE VOIS PAS COMME UN OISEAU

David Jasmin-Barrière

LA DIVINE MITOCHONDRIE

P'Hexagone

Une société de Québecor Média

ESSAIS

Des progressistes modérés en quête d'un parti



LOUIS CORNELIER

Depuis la rentrée, le mot « impasse » est revenu souvent dans mes chroniques. Cette impasse, diagnostiquée par plusieurs essayistes, est celle qui concerne notre question nationale. Nous naviguons, dans ce dossier, entre deux eaux, et cela entrave le développement du Québec. Chroniqueur à *Bazzo.tv*, le jeune avocat Paul St-Pierre Plamondon, dans *Les orphelins politiques*, montre que cette indécision entraîne un grave effet pervers : elle empêche la prise du pouvoir par les forces progressistes. La réflexion est très stimulante.

St-Pierre Plamondon postule, sur des bases fragiles mais plausibles, que 60% des Québécois seraient progressistes. Or, aux élections de 2012 et de 2014, ce sont les partis de droite — le Parti libéral du Québec (PLQ) et la Coalition avenir Québec (CAQ) — qui ont obtenu environ 60% des suffrages. Comment expliquer cette distorsion? Par « l'omniprésence du thème de la souveraineté », écrit St-Pierre Plamondon, qui « rend presque impossible la mise en valeur des chantiers progressistes ».

Les électeurs de tendance progressiste, c'est-à-dire, selon St-Pierre Plamondon, sociaux-démocrates à la scandinave, qui ne sont pas souverainistes ou qui pensent que le moment n'est pas approprié pour procéder à ce grand changement, sont les principaux orphelins de la politique québécoise. Ne pouvant, en toute conscience, voter pour le Parti québécois (PQ) ou pour Québec solidaire (QS), ils finissent parfois par voter pour le PLQ ou pour la CAQ.

Malaise

Même des souverainistes progressistes peuvent ressentir un malaise devant l'offre politique. Pour espérer faire l'indépendance, le PQ, historiquement de centre gauche, doit jouer la carte de la coalition gauche-droite, au grand dam de ses partisans vraiment progressistes. Les tensions liées à l'arrivée de Pierre Karl Péladeau au PQ le montrent bien. Les chefs de QS ne manquent pas d'inviter ces péquistes déçus à rejoindre leurs rangs, mais le relatif radicalisme de cette formation politique n'attire pas, de toute évidence, les partisans d'une gauche plus pondérée.

Aussi, ces orphelins politiques dont parle St-Pierre Plamondon sont donc les Québécois qui recherchent « plutôt une gauche constructive et modérée, à l'image des gouvernements sociaux-démocrates que l'on a connus à quelques reprises au Québec depuis la Révolution tranquille ou de la social-démocratie scandinave ».

Parti de la « droite commerciale », englué dans les affaires de collusion et de copinage, le PLQ leur répugne, tout comme ne saurait leur convenir le maladroite programme de droite caquiste. Déchiré entre sa gauche



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Paul St-Pierre Plamondon offre une réflexion très stimulante dans *Les orphelins politiques*.

« Une séparation entre plate-forme électorale et projet de souveraineté permettrait de mettre de l'avant des projets progressistes et de se concentrer sur des enjeux urgents, sans pour autant nier la question nationale »

Extraits de *Les orphelins politiques*

et sa droite, plombé par son « obsession référendaire », le PQ n'est plus leur lieu de ralliement. Incarnation d'une gauche « outrée » et « parfois approximative », QS ne répond pas à leurs attentes.

Pour réunir ces progressistes, St-Pierre Plamondon en appelle donc à la création d'un nouveau parti doté d'un programme de centre gauche et attaché à la promotion du français, parce que le progressisme doit refuser le « vide identitaire et linguistique ». Ce programme serait dissocié de la question de la souveraineté, dorénavant soumise au principe d'un référendum d'initiative populaire. « Une telle séparation entre plate-forme électorale et projet de souveraineté permettrait donc de mettre de l'avant des projets progressistes et de se concentrer sur des enjeux urgents, sans pour autant nier la question nationale », écrit St-Pierre Plamondon, qui explique, d'ailleurs, pourquoi cette question finira par s'imposer aux Québécois.

Le programme progressiste mis en avant par le jeune avocat est presque une version modernisée du programme socio-économique du PQ de 1976 : lutte contre la corruption, engagement environnemental, plan de transport urbain, gestion raisonnable de la dette publique, réduction de l'écart entre riches et pauvres, défense d'un syndicalisme de partenariat, lutte contre le décrochage scolaire, égalité socio-économique

hommes-femmes et défense active du français.

Nouvelle stratégie

À droite, on lui trouvera surtout des défauts : trop d'État, trop de syndicats, trop d'impôts. À gauche, on lui en trouvera quelques-uns : croyance naïve aux miracles de la concertation patronale-syndicale, ouverture à la logique de la concurrence dans les services publics, rejet arbitraire du principe syndical de l'ancienneté, stratégie individualiste, plutôt qu'institutionnelle et légale, dans la promotion du français et, généralement, conception managériale et consensuelle, c'est-à-dire apolitique, de l'action gouvernementale. Le progressisme de St-Pierre Plamondon, en d'autres termes, est plus un social-libéralisme qu'une franche social-démocratie.

L'essentiel, cependant, dans ce livre, n'est pas dans le détail de ce programme. Il se trouve dans la proposition qui invite les progressistes québécois à dissocier, ne serait-ce que pour des raisons stratégiques, leur projet socio-économique de la question nationale, sans nier le caractère essentiel de cette dernière.

Pour le moment, suggère St-Pierre Plamondon, les progressistes sont majoritaires au Québec, mais les souverainistes ne le sont pas. Lier indissolublement les deux causes revient à laisser le monopole du pouvoir à la droite québécoise. N'est-il pas temps, pour les progressistes, de re-

penser leur stratégie? La question, nécessaire, s'adresse d'abord, on l'aura compris, aux sociaux-démocrates souverainistes. Un PQ réinventé, comprend-on aussi, pourrait être ce nouveau parti. Jean-François Lisée lira sûrement cet essai avec grand intérêt.

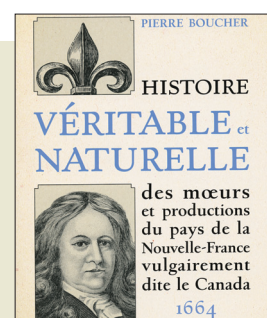
louisco@sympatico.ca

LES ORPHELINS POLITIQUES

Paul St-Pierre Plamondon
Boréal
Montréal, 2014, 256 pages

D Relire Les chroniques récentes de Louis Cornellier sur l'impasse de la question nationale sur ledevoir.com/livres

LA VITRINE

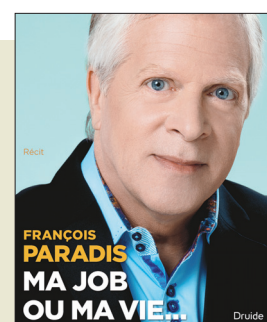


HISTOIRE

HISTOIRE VÉRITABLE ET NATURELLE DES MŒURS ET PRODUCTIONS DU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE VULGAIREMENT DITE LE CANADA
Pierre Boucher
Septentrion
Québec, 2014, 192 pages

Le « prospectus de colonisation » du fondateur de Boucherville est enfin offert en français moderne, 350 ans après sa parution originale. Arrivé au Canada en 1635, Pierre Boucher y exerce les métiers d'interprète et de soldat avant d'être anobli en 1661. La même année, il est mandaté par le gouverneur de la Nouvelle-France pour convaincre Louis XIV de prendre en charge la colonie. C'est à son retour au Canada qu'il rédige son ouvrage visant à « informer avec vérité tous ceux qui auraient quelques volontés de s'y venir habiter, et pour ôter la mauvaise opinion que le vulgaire en a ». Boucher y traite du potentiel agricole et minier de la vallée laurentienne. Il évoque également les nuages de tourtes aujourd'hui disparues et les « quantités admirables » de marsouins blancs (bélugas) que l'on aperçoit entre Québec et Tadoussac. En France, l'auteur s'est souvent fait demander pourquoi on n'y faisait pas pousser des vignes. « Je réponds à cela, qu'il faut manger avant que de boire. » Boucher ne ménage pas les colons potentiels en leur présentant les désagréments de la colonie, dont les Iroquois, les maringouins et l'hiver qui est « un peu âpre ». Rédigé dans une langue simple, ce petit ouvrage va contribuer à la relance de la Nouvelle-France, un pays « attrayant pour ceux qui en savent goûter les douceurs ».

Dave Noël



TÉMOIGNAGE

MA JOB OU MA VIE...
François Paradis
Druide
Montréal, 2014, 192 pages

Voix des midis du réseau TVA pendant des années, l'animateur populiste François Paradis est devenu, le 20 octobre dernier, le nouveau député caquiste de la circonscription de Lévis. Cette victoire électorale survient tout juste après un combat qu'il a dû mener contre un cancer des cordes vocales. C'est ce difficile épisode de sa vie qu'il raconte, sincèrement et sobriement, dans ce petit livre, écrit alors qu'il recevait des traitements de radiothérapie. Passionné de tennis, Paradis propose une analogie entre ce sport et les épreuves de la vie, suggérant que l'attitude qui permet de briller sur un court peut inspirer la manière de mener notre vie. Reconnaisant envers les proches et les soignants qui l'ont accompagné dans la maladie, Paradis évoque ses inquiétudes, ses peurs, ses questionnements et ses espoirs sur un ton intime et chaleureux. Aujourd'hui, le nouveau député va bien.

Louis Cornellier

L'AGENDA

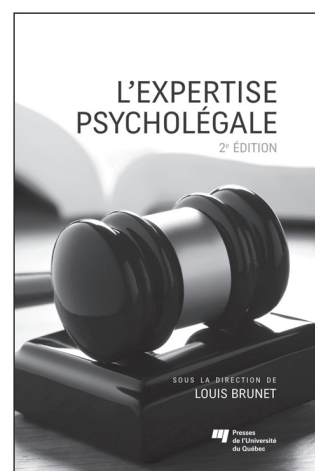
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AIDER



L'EXPERTISE PSYCHOLÉGALE,
2^e ÉDITION
Louis Brunet



LA DÉPRESSION CHEZ LES ADOLESCENTS
État des connaissances, famille, école et stratégies d'intervention
Diane Marcotte

AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ
UNIVERSITAIRE DEPUIS 1969

Plus de
1 300 livres
à feuilleter

PUQ.CA



Pascal Millet
Sayonara



Une histoire
sombre et
troublante,
qui nous tient
en haleine du
début à la fin.



www.editionsxyz.com

Également disponible
en version numérique

Romanichels
XYZ
éditeur